

Les premières femmes médecins en Amérique du Nord *

par Josette DALL'AVA-SANTUCCI **

L'homme primitif chassait, sa compagne cueillait. De cueillette en chaudron, de brouet en guérison, la médecine en vint bientôt à se conjuguer au féminin... Jusqu'au Moyen-Age où la création des universités, réservées aux clercs, écarte les femmes de l'accès aux études et aux diplômes. La parenthèse va durer sept siècles, avec une exception notable, l'Italie. Sept siècles d'exclusion, mais aussi de résistance et de clandestinité, pendant lesquels les filles d'Hippocrate persistent et soignent. Au XIXe siècle partout dans le monde, elles vont lutter pour s'instruire.

Les soeurs Blackwell et l'Ecole de l'infirmierie

C'est aux Etats-Unis où le mouvement féministe commence à se manifester que les femmes réussiront d'abord à se faire ouvrir les portes des facultés. Les Américaines discutent moins, écrivent moins et théorisent moins que les Européennes. Elles font preuve d'un réalisme sans embages : ce qu'elles veulent, ce n'est pas seulement la voix au chapitre, ce sont les places. Pour arriver à leurs fins elles utilisent aussi bien la persuasion que l'argent, quitte à en gagner d'abord pour le réinvestir ensuite dans leurs créations médicales.

Autre caractéristique de ces championnes de la cause : une entraide efficace et des arguments structurés. Elles exaltent au premier chef le rôle ancestral de la femme soignante ou accoucheuse. Elles mettent à profit les conséquences de l'éducation victorienne : les prudes patientes du XIXe siècle américain n'ont aucune envie de se faire examiner par des hommes. Troisième volet du plaidoyer : les femmes médecins semblent mieux habilitées pour assurer la prévention des maladies de leurs semblables car il leur est difficile de faire leur éducation en matière d'hygiène et de connaissance de leur propre corps.

* Communication présentée à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 69-71 rue de la Tombe Issoire, 75014 Paris.

Seront-elles aidées ? Oui, par quelques sectes religieuses, notamment les Quakers, qui joueront un rôle important dans le soutien public ou privé des aspirantes médecins. Non, par la société et "l'establishment" médical, bien d'accord pour empêcher la femme de partager la moindre parcelle du pouvoir. Les raisons invoquées sont toujours les mêmes : anatomie, physiologie, faiblesse, devoirs de mère de famille, vertu menacée... Le mobile réel de la résistance est bien différent : la profession médicale à cette époque devient lucrative aux Etats-Unis et partout, quand le métier de médecin devient florissant, les arguments pour en éloigner les femmes s'affûtent. Les médecins américains sont bien décidés à défendre leurs privilèges.

Il faudra résister aux pressions des omni-puissantes sociétés médicales qui régissent toute la vie de la profession. Si elles décident de mettre à l'index, comme ce fut le cas, telle ou telle faculté qui a osé recevoir une femme, ladite faculté ne récidivera pas. Quant à espérer entrer dans une de ces sociétés où se partage le pouvoir et où se décide de l'avenir de tous et de chacun, ce n'est même pas envisageable.

Et pourtant, elles y parviendront. Ces fragiles étudiantes sont en réalité des pures et dures qui ont tout sacrifié à leur noble ambition, y compris, souvent, leur vie privée. Aussi, ni le rejet de la société, ni les brimades des logeuses, ni les injures ne les arrêteront sur le chemin de la réussite.

La réussite ? Les soeurs Blackwell en seront des exemples éclatants. Elizabeth Blackwell sera la première femme médecin des Etats-Unis.

Aidée par des médecins de renom, des Quakers qui assurent sa formation pratique pré-universitaire et appuient ses demandes d'inscription, elle finit par être inscrite en 1854, non sans difficulté, à la Faculté de Genève dans l'Etat de New York. Elle sort première de sa promotion. Elle décide de parfaire sa formation en Europe où s'élabore la médecine moderne. Seule lui est autorisée l'Ecole d'obstétrique de Port-Royal, où l'on reçoit, cas unique au monde, des milliers de femmes par an. Elle s'y fait une telle réputation que les professeurs des autres hôpitaux qui l'ont refusée lui présentent des excuses. De retour à New York, elle crée un dispensaire qui grandit rapidement pour devenir un hôpital pour femmes et enfants : c'est l'Infirmity Hospital de New York qui, en 1865, reçoit l'autorisation de délivrer des diplômes de médecin aux femmes et deviendra, après celle de Philadelphie, la plus célèbre école féminine des Etats-Unis. Dans les pays anglo-saxons, la bataille pour le pouvoir médical est si dure que la seule solution est de créer des universités féminines. Emily Blackwell, diplômée peu après, assistera sa soeur dans son entreprise médicale.

Au Canada : Emily Stone et sa fille

De brillantes élèves sortiront de l'Infirmity Medical School : Emily Stone, première femme médecin canadienne en est l'exemple le plus célèbre. Emily est passée par l'école des soeurs Blackwell à une époque où l'on n'acceptait pas les femmes médecins au Canada puis s'en est retournée exercer dans son pays natal, bien que ce fut parfaitement illégal.

Sa fille Augusta va marquer l'histoire des femmes canadiennes. Grâce à l'influence du président de l'université de Toronto, elle obtient l'autorisation de s'inscrire au collège des médecins et chirurgiens de cette ville, passe son diplôme en 1879, élude les plai-

santeries grivoises des étudiants, épouse l'un d'eux, John Gullen, et devient démonstratrice d'anatomie au collège médical féminin fondé en partie grâce à sa mère. Elle défie les tabous de la pruderie. Finie pour elle la robe noire, boutonnée jusqu'au col, dans laquelle cherchent à se faire, discrètes, tant de ses consœurs : Augusta arbore des couleurs claires, des décolletés sages, quelques rubans. Elle s'impose en tant que femme, mais femme médecin. Féministe aussi pour la bonne cause : "Dites leur qu'elles doivent choisir leur vie, femmes au foyer, médecins, fermières ou couturières" répond-elle aux journalistes.

Le droit de vote fut sa dernière conquête. En 1918, au Canada, les femmes votèrent : l'association canadienne pour le suffrage féminin avait été créée par la mère d'Augusta... Quelle vitalité ! Ces "battantes", devenues de grandes professionnelles, étaient, sans télévision et sans "radio", des "leaders d'opinion" comme nous dirions aujourd'hui.

Chirurgien militaire : Mary Walker

Hélas, cette brillante réussite et la reconnaissance sociale au Canada ne doivent pas faire oublier aux femmes médecins que rien n'est jamais acquis. Mary Walker, diplômée du collège de Syracuse aux Etats-Unis, doit s'engager à titre bénévole si elle veut être chirurgien militaire pendant la guerre civile. Elle porte pantalon, ce qui lui vaudra plusieurs arrestations dans les rues. Sa vaillance est telle qu'elle finit par être recrutée sur contrat : elle soigne civils et militaires, opère inlassablement, n'hésite pas à s'aventurer dans les lignes ennemies et finit par tomber aux mains des Sudistes. Elle sera échangée "homme pour homme" contre un officier et, en 1865, recevra la plus haute distinction militaire : la Médaille d'honneur du Congrès. Elle a trente-trois ans.

Engagée à fond dans le combat pour la libération de la femme, demandant la suppression des contraintes vestimentaires, le droit à l'instruction, au vote et au divorce dans de justes conditions, elle a subi procès sur procès, ce qui ne l'a pas empêchée d'être un brillant médecin et de diriger un hôpital dans sa ville natale d'Oswego.

A la fin de sa vie, à l'occasion d'une révision des médailles, sa distinction sera retirée sous prétexte qu'elle n'a pas combattu "corps à corps" avec l'ennemi. Ce n'est qu'après sa mort et grâce à l'action des féministes qu'elle trouvera sa juste place : une nouvelle révision des médailles rend à Mary sa décoration qui n'a jamais été attribuée à une autre femme. Un timbre postal lui sera consacré en 1982 : "Dr Mary Walker, chirurgien militaire, médaille d'honneur, USA, 25 cents". Remarquons qu'Elizabeth Blackwell et Augusta Stone partagent avec elle le privilège du timbre postal, ce qui n'est encore le cas d'aucune femme médecin française.

Le "Female Medical College" de Pennsylvanie

Il faut dire que les Américaines se défendent bien. Témoin la création du "Female Medical College of Pennsylvania" à Philadelphie : une "success story" qui commence dans un deux-pièces à Arch Street en 1850 et continue en 1971 dans un centre hospitalo-universitaire de dix-neuf millions de dollars au 3300 Henry Avenue. Là encore, les Quakers, bien implantés dans le milieu médical, vont jouer un rôle décisif. Quelques "sponsoring doctors" en vue risquent d'être mis au ban des sociétés médicales pour

prendre en apprentissage des jeunes filles que finalement aucune faculté n'accepte. Le pouvoir de l'argent va permettre de passer outre car un homme d'affaires va s'intéresser à une entreprise risquée mais originale : créer une université médicale féminine.

Quand le "Female Medical College" ouvre ses portes, aucun pasteur n'accepte de le bénir, aucun journal ne publie ses annonces, aucun hôpital ne reçoit ses élèves. On y enseigne pourtant de la très bonne médecine, avec des professeurs d'avant-garde, des hommes courageux. La remise des diplômes ne passe pas inaperçue : cinq cents étudiants manifestent devant le théâtre musical de Philadelphie où doit se dérouler la cérémonie. Le maire dépêche cinquante policiers et finalement huit lauréates sont couronnées. Hannah Longshore et Ann Preston seront intégrées dans le corps enseignant du collège. Cette dernière crée bientôt un hôpital près du collège : le premier hôpital universitaire. Sous son impulsion, le collège fonde une société de mission de femmes médecins qui se rendront dans le monde entier : bientôt l'élite féminine de nombreux pays orientaux viendra se former au collège. Ann Preston, devenue doyen, se battra pour faire admettre les étudiantes dans les hôpitaux de l'Etat : au début, des révoltes d'étudiants rendent la situation difficile, mais onze ans après la mort d'Ann, tous les hôpitaux de l'Etat reçoivent des étudiantes.

Même combat à la Société médicale du Comté, mais combat encore plus ardu pour le pouvoir. Refus multiples, ténacité, retour à la charge, opposition de l'ensemble des sociétés médicales des Etats-Unis. En 1871, l'ostracisme est levé, au moins théoriquement puisque pendant dix-sept ans encore toutes les candidatures féminines seront refusées. "Les femelles de toutes les espèces sont intellectuellement, physiquement et moralement inaptées à la médecine..." estime la société médicale de San Francisco !

A peu de temps de là pourtant, Mary Putman Jacobi, diplômée du collège, mais aussi de Paris, créera l'un des premiers services de pédiatrie au Mount Sinai Hospital. Elle obtiendra, grâce à l'anonymat, le Boylston Medical Prize of Harvard, l'une des récompenses les plus enviées de l'époque.

La consécration arrivera avec la reconnaissance de l'école par l'American Medical Association, autorité reconnue dans tout le pays. Le collège est classé "rang A" (le meilleur niveau) au début du siècle par la Fondation Carnegie et Rockefeller chargée d'harmoniser les études médicales aux Etats-Unis. En 1969, il devient mixte sous le nom de "Medical College of Pennsylvania". Il est actuellement le plus grand complexe hospitalo-universitaire de la région.

Johns Hopkins University : commanditée par des femmes

L'histoire de la célèbre Johns Hopkins University n'est pas moins édifiante : c'est la fortune de trois héritières des actionnaires de la société des chemins de fer "Baltimore and Ohio" qui permit à l'école de voir le jour. Trois exigences pour ces héritières : premièrement, le niveau de recrutement doit être le meilleur des Etats-Unis, deuxièmement, les étudiantes doivent y être admises sur les mêmes critères que les étudiants, troisièmement, un monument bien visible à l'entrée de l'école doit rendre hommage aux fondatrices. Cela faisait beaucoup, mais comment résister à leurs arguments : non seulement elles y mettaient toute leur fortune, mais elles avaient réussi à réunir, grâce à une campagne sans précédent, plus de dix fois ces sommes déjà fabuleuses qui permet-

traient de faire de cette université la première des Etats-Unis, dotée de tous les matériels modernes de recherche ! C'est effectivement ainsi que Johns Hopkins University devint le "gold standard" des écoles américaines, prise comme modèle par la fondation Rockefeller et Carnegie.

Cette épopée américaine donnera le coup d'envoi pour l'accession des femmes aux facultés de médecine en Europe : la France suivra de près, la Suisse sera une terre d'accueil pour nombre d'étrangères, l'Angleterre après bien des assauts finira par céder et, finalement même l'Autriche et l'Allemagne accepteront de se laisser convaincre, à l'aube du XXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- BENDINER E., The "derailment" that spurred a feminist revolution in medicine. *Hospital practice*. 18 : 225, 228, 233-40, 1983.
- FLEXNER A., Medical Education in the US and Canada. Fondation Carnegie, 1910.
- KAUFMAN M., The admission of women to nineteenth century American Medical Societies. *Bull. Hist. Med.* 50 (2) : 251-60, 1976.
- LONGO M.F., History of women surgeons. *Curr. Surg.* 42 : 91-93, 1985.
- MC GOVERN, C.M. Doctors or ladies ? Women physicians in psychiatry, 1872-1900. *Bull. Hist. Med.* 55, 88-107, 1981.
- SHAMPO, M.A. and KYLE, R.A. Mary Edwards Walker. *J.A.M.A.* 249 : 1490, 1983.
- SMITH E.C., Heirs to Trotula : early women physicians in the United States. *N. Y. State J. Med.* 77 : 1160-1165, 1977.
- SMITH K., Dr Augusta Stowe-Gullen : a pioneer of social conscience. *Can. Med. Assoc. J.* 126 (12) : 1465-1467, 1982.
- STERN M.B., Lydia Folger Fowler, M.D., first american woman professor of medicine. *N. Y. State J. Med.* 77 (7) : 1137-1140, 1977.
- WEAVER B., Should women be admitted to medical school ? The issue in the late 19th century. *South Med. J.* 77 (5) : 623-625, 1984.

